

UNE BELLE HISTOIRE D'AMOUR – FRAGMENTS

Jean-Pierre Andrevon

Premièrement

Au théâtre, où il était allé à cause d'une place gratuite gagnée par tirage ou grattage mais sans savoir pour autant ce qui s'y jouait, Jean-Pierre se trouva assis à côté de Margarine. Elle l'avait salué d'un petit coup de tête quand il avait abaissé le siège à guillotine, se laissant dans le même mouvement lourdement tomber dessus pour le maintenir en place. Jean-Pierre avait tout de suite reconnu Margarine, même s'il avait pris un peu de retard pour murmurer : « Oh ! bonjour, c'est vous. » Margarine alors s'était tournée à demi, ou simplement sa tête au bout de son cou, qu'elle avait mince et gracieux, cerclé d'un collier à double tranchant, et lui avait envoyé un sourire. Le sourire s'était accroché aux lèvres de Jean-Pierre et les avait modelées pareilles, puis Margarine s'était détournée parce que sur scène, là-bas, le spectacle commençait vaguement.

C'était une raison valable. N'empêche qu'à sa place

habituelle, le cœur de Jean-Pierre s'était mis à cogner, puis à gémir parce qu'il se cognait trop fort contre les côtes, une sensation oubliée depuis longtemps. Il n'avait pas revu Margarine depuis Lettres Modernes Normales Supérieures, ce qui devait bien faire quatre ou cinq ans en chiffres arabes. À l'époque, celle des zétudes, il avait été très amoureux d'elle – mot certes imprécis mais qui en valait bien d'autres, et qu'il était de toute façon difficile à échanger contre des synonymes ou des approximations. Pour l'heure, il se rendait compte que ses sentiments engourdis par le froid avaient repris vie, lui comprimant l'œsophage au niveau de l'épigastre. Il en étouffait. Il commença à s'agiter féroce­ment sur son fauteuil, non pas pour échapper à cette vie parasitaire qui se développait dans sa poitrine, mais dans l'espoir de revoir les yeux de Margarine, dont il avait oublié la couleur exacte. Autour de lui, les spectateurs commençaient à fouiller leurs poches et les spectatrices leur sac, afin d'y trouver une arme et promptement l'abattre. Jean-Pierre n'en avait cure : il voulait voir les yeux de Margarine, c'était devenu une nécessité impérieuse. Elle le regarda enfin, profitant d'une réplique creuse pour montrer à nouveau son profil.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? interrogea-t-elle.

Jean-Pierre s'immobilisa autant qu'il put, apparemment gêné mais apparemment seulement ; il était heureux d'avoir vu les yeux de Margarine, ou plus exactement un seul, qui était bleu-rose, une couleur d'aube sur un lac pur, entre des montagnes transparentes et tout ce qui s'ensuit.

Plus tard, à l'entracte, il invita Margarine à boire un Aspro à la buvette. Sous la lumière blanche des néons, les yeux de la jeune femme avaient tourné au rose

pailleté, une nuance qui plut davantage encore à Jean-Pierre parce qu'elle lui rappelait celle des lapins anthropophages de l'île de Pâques, qui sont très doux avec les hommes vu que, anthropophages, ils ne se mangent qu'entre lapins. « Haha ! » fit simplement Margarine à qui Jean-Pierre venait précisément de détailler cette réflexion zoologique, qu'il avait inventée sur le champ tondu de frais de la buvette. Autrement ils parlèrent peu, et principalement de choses et d'autres. La raison en fut que Margarine rencontra des connaissances à elle mais pas à Jean-Pierre, avec qui elle s'engagea dans un récit dense où elle disparaissait jusqu'à la taille. Jean-Pierre en fut réduit à regagner avant elle son siège numéroté qui ne l'identifia pas et faillit gravement l'amputer. La pièce néanmoins arriva à sa fin prévisible et, plus tard encore, Jean-Pierre ayant obtenu l'autorisation de raccompagner chez elle Margarine, on les vit longer de concert une rue légère, d'une nuance bleu layette, encadrée de maisonnettes d'aspect peu sérieux. La manche droite de sa veste de sortie frôlait parfois le poignet gauche de Margarine, il en ressentait alors un crépitement intense qui faisait sonner de manière discordante tous les neurones de son cerveau, preuve que ses sentiments avaient gagné l'étage supérieur de son individu.

— Alors tu as laissé tomber tes études, disait Margarine.

— Oui, elles pesaient trop lourd, répondait Jean-Pierre.

— Et tu travailles, donc, continuait Margarine.

— Donc, certifiait Jean-Pierre.

— Ça te plaît ? poursuivait Margarine sans s'être aperçue qu'elle ne lui avait pas fait préciser à quel travail exactement il épuisait une partie de ses forces vives et de son temps social. Lui-même, sans se

compromettre, répondait :

— Comme ça.

Alors elle creusait le sillon avec une petite pioche en cristal :

— Mais tu n'aurais pas eu envie de suivre les cours du soir ?

Il hésita, remplissant la brèche ouverte d'un tombereau de banalités.

— Envie, si, j'ai eue. Mais les cours étaient tortueux, ils ne se laissaient pas suivre facilement. J'ai abandonné avant de véritablement commencer.

Une seconde fois Margarine fit « Haha », signe qu'elle écoutait au moins un mot sur deux. Ensuite, preuve qu'elle commençait tout de même à racler le fond de son sac à questions, elle s'enquit de ses parents.

— Tu ne savais pas qu'ils sont morts ? répondit Jean-Pierre d'une voix normalement sombre.

— Je suis désolée, répondit Margarine sans savoir si elle l'était ou non, et sans vraiment chercher. Il y a longtemps ?

— Trois ans à peu près.

— Et comment ?

— Pendant les émeutes de septembre.

— Je ne savais pas. Ils étaient à droite ou à gauche ?

Jean-Pierre laissa fuser un mince soupir verdâtre et répondit :

— Au milieu.

— C'est la pire des situations, conclut Margarine. On se trouve pris entre deux feux.

— Non, ils ont été noyés par un canon à eau.

— Ce sont les pires, soupira Margarine, sans se rendre compte qu'elle se répétait un peu. (Puis, comme on ne peut indéfiniment s'enquérir d'autrui en négligeant de parler de soi, elle glissa sans avoir l'air

d'y toucher :) Moi, je prépare le Diplôme d'Agrégation Préparatoire à l'Insertion. Et puis je fais aussi un peu de théâtre, en amateur.

Elle souriait dans la pénombre ; entre ses lèvres violettes ses dents étaient nacrées à souhait.

— Oh ! fit Jean-Pierre, tellement ébloui qu'il manqua s'encastrier dans une structure pyramidale supportant des publicités lumineuses pour des produits hors de prix.

(...)

REPÈRES DANS L'INFINI

Entretien avec Jean-Pierre Andrevon

Richard Comballot

Richard Comballot : *Tu es né le 19 septembre 1937, sous le signe de la Vierge, tantôt à Bourgoin-Jallieu, tantôt à Jallieu selon les notices biographiques. Qu'en est-il réellement de ce point de détail ?*

Jean-Pierre Andrevon : De mon temps, le village où je suis né s'appelait Jallieu : ce n'est que plus tard qu'il a été rattaché à la ville de Bourgoin ; on parle donc désormais de Bourgoin-Jallieu. Mais pour moi, c'est toujours Jallieu, où est également né Frédéric Dard, qui a d'ailleurs là-bas une place à son nom. On n'y trouve pas encore de place Andrevon mais ça viendra peut-être un jour ! Pour ce qui est de mon signe zodiacal, je suis effectivement du signe de la Vierge – ascendant Scorpion –, lequel me décrit assez bien puisque je suis au départ un être méticuleux à tendance destructrice et autodestructrice. Ce que je combats avec opiniâtreté, sans toujours y parvenir.

R. C. : *De quel milieu es-tu issu ? Que faisaient tes parents ?*

J.-P. A. : Je viens d'un milieu très modeste du nord-Isère, région que l'on appelle les « Terres froides ». Pour être précis, la famille Andrevon vient de Sonnay, un petit village de la région de Bourgoin, pas loin d'un bourg nommé Beaurepaire. Les Andrevon étaient des paysans, fixés à cet endroit depuis très longtemps. Un de mes cousins, passionné de généalogie, a retrouvé la trace de nos plus lointains ancêtres sous François I^{er}. Il s'agit donc d'une lignée qui n'a pas quitté sa terre pendant très longtemps. Le premier à avoir bougé un peu est mon

grand-père maternel, Marcel Andrevon, qui s'est fixé à Grenoble en tant qu'artisan tailleur. Cet homme et son épouse, Marguerite, ont eu trois enfants, deux filles et un garçon. L'une des filles, ma mère, m'a donné le jour, mais je n'ai pas eu de père puisque je suis le fils d'un amour de passage. J'ai donc grandi de manière assez libre, sans avoir véritablement de parents. Mon grand-père est mort lorsque j'étais très jeune, puis ma mère est partie pour se marier alors que j'avais onze ans, et je suis resté avec ma grand-mère qui a continué à m'élever. À la mort de mon grand-père, c'est mon oncle Jean-Marie, frère de ma mère, qui a pris la suite de l'entreprise familiale, et je suis resté vivre là, dans l'appartement de la place Victor Hugo, où se trouvaient également les locaux professionnels « Andrevon-Tailleur ». Je suis demeuré dans cet appartement jusqu'à mon retour du service militaire, à l'âge de vingt-cinq ans, période où je me suis à mon tour marié. Voilà qui cerne à peu près géographiquement et temporellement les vingt-cinq premières années de ma vie.

R. C. : *As-tu retrouvé ton père plus tard ?*

J.-P. A. : Non. Je n'ai jamais connu son identité, car ma mère n'a jamais cru devoir m'en parler. Dans la famille, on n'en parlait pas non plus ; il était à cette époque très mal vu d'être une fille-mère, et j'ai respecté ce silence, d'autant que je n'ai jamais eu la curiosité de savoir, ce qui étonne souvent les gens. En réalité, peu m'importe de savoir d'où je viens. Cela peut paraître bizarre, mais c'est ainsi. J'étais un enfant sans famille, je n'ai pas eu le choix, et pourtant je m'en suis toujours assez bien trouvé. Lorsque je fais un retour sur ma vie, sur ma destinée, je constate que beaucoup de gens me parlent de leurs parents en des termes épouvantables, des parents sévères, qui les réprimandaient, les empêchaient de faire un tas de choses. J'ai échappé à ça. Moi, dès l'âge de onze ans, j'ai vécu très libre avec ce que ça comportait de manque affectif certes, de solitude ; par contre, je bénéficiais de beaucoup de liberté, en ce qui concernait les sorties par exemple. Le soir, je dessinais au lieu de faire mes devoirs. Sans doute

une partie de mon parcours ultérieur vient-elle de là.

R. C. : *Tu as souvent dit et écrit que tes premiers souvenirs sont relatifs à la guerre, que celle-ci t'a marqué à jamais et que tu te définis au fond comme un enfant de la guerre...*

J.-P. A. : C'est vrai. J'ai passé ma petite enfance à Sonnay, dans la ferme familiale, et je me souviens avoir vu arriver en juin 1940 – j'avais à peine trois ans – le premier side-car allemand sur la place du village. Les deux soldats se sont rangés au bord de la place, ils sont rentrés dans un bistrot et on a appris plus tard qu'ils avaient commandé une omelette et une bière, et qu'ils avaient tenu à payer avec de l'argent français. Ce sont mes premiers souvenirs de guerre. Bien d'autres ont suivi puisque je suis ensuite rentré à Grenoble, ville très résistante comme on sait, où beaucoup d'attentats ont été perpétrés, dans des casernes, au P.C. des Italiens qui occupaient la ville avant les Allemands, etc. Au cours de cette sombre période, une partie de la famille Andrevon, par prudence, s'est successivement délocalisée dans plusieurs maisons de campagne aux environs de Grenoble où, entre 1940 et 1944, les femmes et moi avons attendu que les choses se tassent, tandis que mon oncle et mon grand-père continuaient de faire tourner la boutique. La dernière villa que nous avons occupée, au col de Clémencière, servait de P.C. à un petit groupe de ce qu'on appelait alors les maquisards et, un soir, nous avons été chassés par des miliciens qui nous ont juste laissé emporter quelques vêtements. On est partis dans la nuit, alors que c'était le couvre-feu, nous avons dormi dehors et, lorsqu'on est revenus, le lendemain, ils avaient fait sauter la maison. Je me suis servi de ces souvenirs pour plusieurs nouvelles, parmi lesquelles « L'Écroulement de la maison d'enfance ». Je suis donc vraiment un enfant de la guerre. Tout cela m'a beaucoup impressionné, dans un mélange d'attirance, de fascination et de peur merveilleuse. Dans ces années tendres, entre trois et sept ans, je n'avais pas une grande conscience de ce qui se passait, mais toute

ma fascination – un peu trouble, je l'admets volontiers – pour les armes vient de là, des Italiens et des Allemands qui paradaient dans les rues. Le lycée Champollion, le grand lycée de garçons de Grenoble, où je suis allé à partir de 1944, servait de casernement aux Allemands, entouré de barbelés. Il y avait des sentinelles avec la mitraillette ou le fusil à baïonnette, j'allais les voir en douce vu que j'habitais à côté. J'ai par ailleurs été témoin de rafles depuis le balcon de notre premier étage ; rafles de juifs ou de gens pris pour le S.T.O. Toutes ces images restent assez précises aux yeux du petit gosse que j'étais.

R. C. : *Ce petit gosse, justement... Qui était-il et quels souvenirs conserves-tu de lui ?*

J.-P. A. : Je n'avais ni frère ni sœur et étais assez solitaire. Il y avait bien les sorties du dimanche mais je n'aimais pas ça. J'étais assez malingre, d'une santé précaire, j'ai récolté toutes les maladies infantiles possibles et imaginables, sans compter des rhumes et des gripes interminables. Je manquais souvent l'école, j'étais un élève déplorable et me liais peu avec les enfants de mon âge. Cela n'a changé qu'à partir de la sixième et de la cinquième, où je suis tout au contraire devenu une sorte de boute-en-train drôle, agressif avec les profs et qui se faisait remarquer par ses facéties... J'avais par exemple appris par cœur tous les monologues de Robert Lamoureux, que je récitais à mes petits copains. On pourrait parler de bien d'autres choses... Par exemple du fait que durant quatre étés consécutifs, étant de santé fragile et devant respirer « le bon air pur » – un refrain récurrent que j'ai entendu pendant les dix ou douze premières années de ma vie –, on m'avait envoyé dans une pension d'enfants privée, que l'on n'appelait pas encore une colonie de vacances, à Corenc, au-dessus de Grenoble. J'y ai été très malheureux car, bien que me félicitant hypocritement d'avoir été un enfant libre, j'étais très attaché à ma maman, et aurais préféré passer mes vacances d'été avec elle plutôt qu'avec des enfants auxquels je n'avais pas envie de parler. Ces étés furent donc assez sinistres et ont contribué à ce que

je me renferme un peu plus encore.

(...)

L'ASCENSEUR

Jean-Pierre Andrevon

MAIS... qu'est-ce qui se passe ? Ce fichu engin vient de s'arrêter. Je ne suis pas encore rendu, pourtant. Non, le haut de la cabine est au ras du premier étage. Zut et flûte, une panne ? On n'a jamais la paix, avec ces mécaniques qui datent de Matusalem.

Bon, pas d'affolement, je vais essayer d'appuyer sur tous les boutons... Non, rien à faire, ça ne redémarre pas. Ces cochonneries, quand ça veut rien savoir, ça veut rien savoir. C'est rageant ! Et il faut que ça m'arrive à moi... Juste alors que j'allais faire mon petit tour matinal autour du pâté. Haaa... je ne vais pas rester coincé là-dedans pendant une heure, quand même ! Non, quelqu'un va bien descendre. Si ça se trouve, c'est un de ces crétins qui n'a pas vu que l'ascenseur était occupé et qui a essayé d'ouvrir la porte. D'ailleurs il me semble bien que j'entends du bruit, au-dessus.

Hé ! Il y a quelqu'un ? Oui, on descend. Crotte, ce n'est que ce morveux... Un des fils Chambon. Comment il se fait appeler, celui-là ? Arnaud ? Non, Bruno. Hé, petit... petit ! Rends-moi service, tu veux ? La cabine d'ascenseur s'est coincée entre deux étages et... Mais il passe sans s'arrêter, ce petit salopiot ! Bruno ! Attends, sale gosse ! Merde, il a filé. Il ne m'a

pas répondu, il ne m'a même pas regardé. On peut dire qu'ils sont bien élevés, de nos jours, les moutards. À moins... à moins qu'il ait deviné que sa planche à roulettes cassée, c'était moi. Mais quoi ? Il me rendait fou, ce petit merdeux, à tourner sans cesse autour de l'immeuble comme... Tiens, voilà sa sœur maintenant. Toujours à chougner, celle-là. Les mioches, une vraie plaie. Pas moi qui en aurais pondu.

Cristelle ! Ma petite Cristelle... Elle ne va pas se souvenir de la tripotée que je lui ai flanquée quand je l'ai surprise en train d'arracher les fleurs en plastique que j'avais mises dans le bac de l'entrée ? Non, c'était cet hiver, à son âge on oublie tout du jour au lendemain. Dis-moi, ma petite poupée... C'est Monsieur Grebin. Le monsieur du quatrième. Tu me connais ? Je suis dans l'ascenseur, là, à tes pieds. Regarde, j'agite la main. Tu la vois, ma main ?

Zut, crotte et merde. Elle aussi a filé. Bravo la jeunesse ! Pfff... Qui c'est qui arrive, maintenant ? Ce voyou de Lucien. L'ainé. Graine de délinquance, celui-là. M'étonnerait qu'il ait oublié la fois où je l'ai laissé enfermé dans la cave pour lui apprendre à traficoter là où il n'a pas à mettre les pieds. Tant pis, je tente le coup. *Hep, jeune homme ! Vous pourriez vérifier si aucune porte n'a été ouverte dans la montée ? L'ascenseur s'est arrêté entre deux étages et... Dis, tu pourrais répondre au moins ! File pas comme ça, bon Dieu ! Espèce de petit connard ! Et ça ricane, en plus... Ça sera beau à voir dans quelques années ! La drogue, la moto sans casque, la prison. On se demande ce que les parents... Tiens, quand on parle du loup... Les voilà, les parents. Un vrai défilé de Chambon, ce matin. Mais je ne vais pas me plaindre. Eux au moins ils seront bien obligés de s'occuper de moi. Ils se dépêchent, oui ?*

Quelle tenue pour des gens soi-disant respectables ! Monsieur en jeans, madame en short. Mmmm... elle a de belles cuisses quand même, la bourgeoise à monsieur. En contre-plongée, le spectacle vaut le coup d'œil. *Madame Chambon... Monsieur Chambon ! Tu crois qu'ils répondraient, ces abrutis ? Ha ! quand même, ils se sont arrêtés. Dites, c'est Monsieur Grebin, ici. Il m'arrive une mésaventure extrêmement fâcheuse. Je suis coincé dans l'ascenseur entre le premier et le rez-de-chaussée. Quasiment à vos pieds ! Alors si vous pouviez...*

Mais qu'est-ce qu'il fait, cet imbécile ? Il s'est arrêté seulement pour changer de main sa valise et son sac de voyage, et le voilà qui repart. Les voilà qui repartent. Non ! *Chambon... vous m'entendez, Chambon ? C'est Grebin ! Revenez, nom de Dieu !* Merde... la porte du bas vient de claquer, ils ont foutu le camp. Mais c'est que ça ne va pas se passer comme ça. Quand ils reviendront... Quand ils reviendront ? Oui, mais ils reviendront quand ? Ces bagages... On est le 31, aujourd'hui. Vendredi 31 juillet. C'est ça ! Ils sont partis en vacances. À la queue leu leu, comme des pingouins. Oh ! et puis bon débarras. La maison sera plus calme, pendant un mois. Qu'ils aillent se noyer, ces jean-foutre, c'est pas moi qui les pleurerai.

(...)

JACQUES, GEORGES, FÉLIX ET LES AUTRES

* * *

LE JARDIN EXTRAORDINAIRE

Jean-Pierre Andrevon

JACQUES Brel apparaît au centre de la pièce. Immense, maigre à faire peur dans son costume bleu marine étriqué, il pose le pied sur un barreau de son tabouret, renifle, incline le visage vers sa guitare. Sa longue main osseuse balaie les cordes, le premier accord cingle l'atmosphère, la première chanson fuse sans qu'il en ait annoncé le titre.

*Qu'avons-nous fait, bonnes gens, dites-moi
De tout l'amour du monde
On l'aurait vendue pour je n'sais quoi
Que ça ne m'étonnerait guère
On l'aurait vendue pour faire la guerre
Que ça ne m'étonnerait pas...*

La chanson s'achève sur une dernière syllabe haute, prolongée, nasillarde, quelques craquètements étouffés s'infiltrèrent dans le volume sonore où la vibration des cordes d'acier n'en finit plus de résonner. Ce sont des applaudissements, bien ténus,

ceux du public interloqué qui s'entasse dans l'ombre rousse, à peine visible à la périphérie de la scène. L'artiste chante devant des gens, des gens réels qui se sont déplacés pour l'entendre – ou sans savoir qui ils allaient écouter. Une bande de fumée transparente, peut-être poussée par un ventilateur, monte vers l'artiste, se fragmente en travers de ses jambes interminables. Une fumée de cigarettes. À cette époque on *fumait*, y compris dans les lieux publics. Mais cela ne semble pas déranger Brel qui, lui-même, consommait trois paquets de rouleaux de nicotine par jour. Et qui, bien plus tard, mais bien trop tôt, en mourrait.

Cet événement, la mort de Jacques Brel, fait partie d'un lointain passé. Cependant, mesuré en rapport à la temporalité projetée, il reste du domaine d'un futur imprévisible.

Le chanteur a grimacé un sourire qui, entre les lèvres épaisses, fait ressortir ses dents chevalines. Il porte la main au col de sa chemise blanche, en fait sauter le bouton d'un geste automatique du pouce et de l'index avant d'abaisser de plusieurs centimètres le nœud de sa cravate rouge sombre. Il est maintenant prêt à attaquer le second morceau : *Derrière la saleté / S'étalant devant nous...*

Pas gaies, les chansons du jeune auteur-compositeur belge. Aujourd'hui, il ne passerait même pas la première sélection d'un programmeur paneuropéen de quatrième ordre pour un show à multidiffusion d'une chaîne d'assistance. Aujourd'hui il faut être constructif, il faut être positif. En cette année-là, les créateurs étaient encore libres. Cette année-là : 1956. Plus d'un siècle. La séquence a été repêchée aux *Trois Baudets*, un petit cabaret de Montmartre disparu depuis longtemps. Pour ce qui est

de Montmartre...

Les chansons s'enchaînent, la sixième et dernière, même si elle claque tout autant que les précédentes, paraît d'une tonalité plus optimiste.

*Quand on n'a que l'amour
À s'offrir en partage
Au jour du grand voyage
Qu'est notre grand amour...*

Au bout de six chansons, le jeune chanteur fait eau de partout. Sa figure, étrange mélange de rondeur poupine et d'arêtes aiguisées sous lesquelles on pressent l'homme déchiré de l'âge mûr, est laquée d'une sueur qui accuse son teint blafard. Dans la lumière crue d'un projecteur sans complaisance, ses postillons, éjectés entre chaque vers, sont autant de météores minuscules. Le génétron a parfait la morphogenèse virtuelle jusqu'aux pores de la peau, jusqu'aux fibres du vieux costume, jusqu'au moindre son périphérique – les pieds du tabouret qui ripent sur le plancher, les phrases chuchotées qui montent de la salle, le tintement des verres. Et dehors, ne pleut-il pas ? Infime tapotement d'ongle sur le bitume, reflet d'une vitre mouillée sur la table de bois claire de la guitare. *Quand on n'a que l'amour / Pour meubler de merveilles...* À cet instant, Clare pénètre dans l'environnemental.

Pour Jip, calé dans son fauteuil – mais il a bien sûr l'impression d'être assis devant une des petites tables rondes du cabaret, un verre de bière fraîche sous la paume de sa main –, elle apparaît sous la forme d'un fantôme transparent, une ombre translucide matérialisée en plein milieu de la scène, qui la tranche à mi-corps. Clare, dont les bras flottent avec des mouvements d'algues, s'empêtre dans le rideau de

scène bordeaux qui n'a évidemment pas la moindre existence pour elle. Qu'importe. Le charme est rompu. Agacé – mais il a l'habitude –, Jip coupe la projection en retirant de son implant rachidien la microfiche du morphogénérateur.

Exit les *Trois Baudets*. À plus tard, Jacques. L'environnemental a reconquis ses lignes fonctionnelles – un simple cube blanc aux parois nues, au plafond luminescent, et Clare, sa silhouette élancée maintenant meublée de chair. Encore hésitante, un rien chancelante, elle lève les mains vers ses tempes, en retire le casque hypnogène. Son crâne lisse, où est incrusté en poussière volcanique le symbole hindou du temps qui se mord la queue – mais ce pourrait aussi bien être les spirales d'un antique microsillon – luit sous la lumière polarisée. Ses paupières jade battent plusieurs fois. Elle prend enfin conscience de la présence de Jip, ses lèvres oranges s'étirent sur un sourire automatique.

D'où vient-elle ? Duquel des milliards de virtunivers où l'on peut s'abîmer ? Jip n'a aucune envie de le savoir. Il lui rend son sourire, tend la main vers elle. Clare et lui ont, pour la sixième année consécutive, renouvelé leur contrat C : cohabitation sexuelle sans descendance génétique. C'est une compagne agréable. Et Jip pense être un compagnon acceptable. Ses doigts se referment sur la fine main de Clare. De sa voix douce et nonchalante, elle demande :

— Tu n'as pas envie de te baigner ?

(...)

LA BÊTE DES ÉTOILES ET L'EMPATHE

Jean-Pierre Andrevon

QUAND je suis rentré, Katrina venait de faire l'amour. Les vagues heurtées du plaisir m'avaient atteint alors que je pénétrais dans les soubassements du protéibloc 378 par la caverne Aurore. Les vagues n'étaient alors qu'un friselis d'écume, un flux d'atomes éthérés léchant l'extrême bord de ma métaconscience, sa grève. Puis, à mesure que je me laissais emporter toujours plus haut par les rampes diversement cintrées et inclinées qui nervurent tout l'intérieur du proté, les vagues s'étaient faites plus fortes, plus saccadées, plus serrées. Katrina parvient toujours vite à l'orgasme quand elle fait l'amour avec un autre que moi. « Avec chaque homme, chaque femme, m'avait-elle dit un jour que nous venions justement de faire l'amour, c'est quelque chose de différent, comme si mon corps apprenait chaque fois quelque chose de nouveau... Ou plutôt, comme si à chaque fois une nouvelle porte s'ouvrait, que les autres n'avaient pas su ouvrir. » J'avais caressé sa joue, ses cheveux. Je suppose que j'ai dû sourire. D'ailleurs elle avait ajouté : « Mais c'est toi que j'aime. » J'aurais pu continuer en disant que je l'aimais aussi, et que moi je ne faisais l'amour qu'avec

elle. Mais pourquoi ? Entre Katrina et moi il n'y a jamais de mots inutiles, ou si peu : je sais tout de Katrina, bien plus et mieux qu'elle ne pourra jamais savoir de moi, même si nous terminons notre vie ensemble, ce que l'étude de notre Karma et le tirage de notre *Yijing* par le Cerveau du centre Shi-Hsien semblent indiquer de façon quasi certaine.

Quand la porte homéostatique de mon V-I s'est ouverte devant moi après m'avoir renflé, trois pétales de lys s'écartant sur un cœur dont le pollen est un tourbillon de photons, Katrina avait tiré de Sylve toutes les satisfactions qu'elle pouvait en attendre. Elle avait quitté le K-lit, elle était déjà sous la douche, ou plutôt elle s'apprêtait à sortir de la cabine, neuve. Mais j'avoue avoir fait les trois derniers étages à pied, en flânant, laissant mon esprit perméable voguer dans les courants d'émotions fragmentées qui traversent le proté comme des vents dont il m'est possible de sentir toutes les textures : vitesse, température, degré hygrométrie, senteur. Le puits vertical, qui va en s'amincissant jusqu'au canon à lumière du sommet, était parcouru d'un vol papillonnant de jeunes gens et jeunes filles, des enfants aussi, et parfois en bien bas âge, à cheval sur des Pégase. Ils jouaient à se poursuivre entre les deux pôles, ou joutaient avec de longues perches bouchonnées. Parfois un garçon ou une fille était désarçonné par un adversaire et tombait en riant dans le puits, vers le bas ou vers le haut suivant la distance à laquelle il était d'un des deux pôles, avant d'être stoppé en douceur par le champ magnétique et de rebondir en direction du centre.

J'avais pu détacher mon esprit du plaisir de Katrina, oui, mais l'explosion brutale de son orgasme m'avait saisi alors que j'étais accoudé à la rambarde du puits. Je ne peux m'abstraire totalement des

projections psychotroniques de Katrina, ou alors il faut que je sois très loin d'elle, plus d'un kilomètre. Cette fois, elle avait éprouvé un orgasme clitoridien, bien plus bref et plus localisé que le plaisir vaginal, faussement nommé puisqu'il embrase tout le corps. Je crois avoir sursauté à la réception de ces neutrinos chargés si je peux dire d'affectivité, et j'ai pensé à l'impact d'une fleur de lumière expulsant toutes ses graines en une panspermie enclose dans l'univers humide et douillet des lèvres de sa vulve. Et puis vite, très vite, plus rien.

J'ai franchi la porte et les pétales sensitifs à mon empreinte bêta se sont refermés dans mon dos. Déjà Clore se précipitait dans mes jambes, il avait dû guetter mon arrivée sur un des écrans. Je l'ai soulevé dans mes bras, ouvrant grand les synapses de ma métaconscience aux débordements de sa joie innocente. Clore a six ans, ce n'est pas le fils de Katrina mais celui de Fontane, qui est partie dans une sonde cryogénique en direction d'un monde hypothétique, pour ne plus revenir, ni de mon vivant ni jamais. Quand elle m'a laissé Clore après sa décision brutale, il n'avait que quatorze mois.

Clore m'a dit :

— D'où tu viens, papa ?

Je lui ai dit que je m'étais tout simplement promené à l'extérieur, au milieu des animaux. À ce moment, le rideau homéostatique masquant la deuxième partie du V-I a volé en éclats de cristal, et Katrina est apparue.

— Paul ! Je ne t'avais pas entendu... s'est-elle exclamée.

Des fleurs multicolores l'habillaient, qui bruissaient au moindre de ses mouvements, couronnes, bouquets, rinceaux, guirlandes. Des pétales voletaient autour d'elle, tombaient vers le sol où ils s'évanouissaient

juste avant de toucher terre.

Katrina, quelle que soit la manière dont elle est vêtue ou dévêtue, rayonne d'une énergie jaune de chrome foncé, avec la matière liée à cette nuance : des strates écailleuses souples, comme une peau de reptile qui se chauffe au soleil après la mue. Cet après-midi, Katrina n'était pas réellement habillée, les fleurs n'étaient qu'un champ tridi maintenu autour d'elle par le concepteur environnemental du V-I. Quand mes mains se sont posées sur ses hanches, je n'ai senti que la tiédeur et la douceur de sa chair nue. Nous nous sommes embrassés sur le coin de la bouche, puis elle a fait volte-face. Des myosotis, des bleuets, des gentianes, des jonquilles, des colchiques ont voleté devant mes yeux, couleurs, odeurs, saisons mêlées.

— Au fait, a-t-elle dit, Saül Sabul t'a appelé il y a une heure environ. Il veut te voir d'urgence au Centre Exobio. Je t'ai laissé le message...

J'ai suivi Katrina, Clore trotte dans mes jambes. Nous avons gagné le patio, ouvert ce jour-là sur les pentes d'un volcan conique couronné de fumerolles légères montant dans le ciel bleu : le Vésuve sans doute, et ces villas roses et grises posées comme des petits cubes dans la verdure qui moussait jusqu'à mi-pente du colosse gris, c'était Pompéi. Sylve était nonchalamment assis sur un banc de pierre grêlé que le concepteur avait modelé à la ressemblance du décor lointain, en même temps que les colonnades doriques. Il buvait quelque chose de pétillant dans une coupe dorée. Il s'est levé à mon approche, m'a souri, m'a serré l'avant-bras, m'a lancé une banalité aimable. Sylve est grand et mince, porte ses cheveux blonds longs dans le dos. Il en est je crois à sa troisième bioconversion, il paraît pour l'instant dix-huit ans, en a bientôt quatre-vingt-dix. La couleur de Sylve est le

rose et sa matière est lisse, tiède, pierre ponce : jeune au-dessus, vieux en dessous. J'aime bien Sylve. Quand il a été près de moi, j'ai été enveloppé par des émanations de bienveillance, d'amitié, de chaleur humaine, le tout très fraternel – mais je devrais peut-être dire : très paternel.

J'ai bu avec eux un verre de champagne vieilli dans les cuves à recyclage du protéibloc, Clore jouait avec des tesseracts que le concepteur modifiait sans cesse de façon à ne pas le lasser, tout en veillant à lui laisser un petit avantage de jeu, Sylve parlait à mi-voix, pour lui-même surtout, de ses créations sensorielles, Katrina... Katrina était Katrina, simplement.

J'ai baigné dix minutes dans cette eau calme, puis je me suis excusé. L'intégrateur du V-I aurait pu me projeter le message dans le patio, mais je préférais l'entendre sans trop d'influences perturbatrices. Je suis allé m'installer dans le con-com, et Télémat m'a immédiatement sélectionné le message de Saül Sabul, qui était bref :

« Bonjour, Paul. Nous avons des ennuis avec un organisme non identifié en provenance d'une planète en cours de sondage. J'aimerais t'avoir. La créature s'est échappée dans le Centre il y a plusieurs semaines. Nous n'avons toujours pas pu la localiser avec précision. Elle a déjà tué quatre personnes. Elle semble posséder des pouvoirs psi étendus. Elle est capable d'agir à distance, par téléneurose. C'est comme ça qu'elle tue. Ne me rappelle pas. Viens dès que tu auras eu ce message. Je t'attends. »

(...)